

avocat, mais sans plus de goût pour la chicane au palais que pour le manie- ment du sabre à la parade il ne cessa jamais d'être journaliste et journaliste humoristique. Bien de ses écrits lui survivront, notamment les Histoires du Vieux Montréal, publiées dans la "Patrie", il y a quelques années. Mais le plus typique de tous et moins connu est celui qui, de sa nature devrait être le plus sérieux : son testament. Par un troisième codicille, qu'il intitule : "Archipost Scriptum," il autorise ses exécuteurs testamentaires à payer une rasade de dix dollars chez Lumkin le jour de ses funérailles.

(Le Monde)

Ce pauvre Berthelot, qui aimait souvent à s'intituler doyen des reporters, est mort dimanche après-midi en son garni de la rue Ste-Catherine, au dessus des bureaux du CANARD.

Hector Berthelot avait vu le jour à Trois-Rivières, par accident, il y a cinquante-trois ans. Aussi se gardait-il de réclamer l'honneur d'être trifluvien, car ce pays d'immobilisés ne lui convenait pas.

Il alla comme tout le monde à ce qu'on appelle la petite école et commença ensuite ses études classiques.

Au petit séminaire de St-Hyacinthe il fut le confrère de classe de Mercier et chez les Jésuites de MM. Damien Rolland, Wilfrid Grenier, Charlemagne Dubuc et autres.

Ses études de collège complétées, il se livra plus ou moins à l'étude du droit et se lança plus particulièrement dans le journalisme.

Il se sentait de la vocation, surtout en ces temps, presque déjà lointains, où les journaux se faisaient à la bonne franquette, avec beaucoup de ciseaux et peu de rédacteurs et où les machines à composer n'étaient pas découvertes. Berthelot eut toujours son cénacle ; il aimait les réunions de bons et gais camarades pour la détente de l'esprit, pour rire en commun et laisser joyeusement s'envoler le temps.

Il fut de l'école de Murger et il était considéré ici comme un des débris de l'ancienne Bohême.

Sa vie d'étudiant, menée d'une façon assez accidentée, ne l'empêcha pas de franchir les portes du barreau et d'être admis à l'exercice de la profession d'avocat. Sir Adolphe Caron fut pendant quelque temps son patron.

C'est en 1867 qu'il fonda la "Scie" à Québec pour agacer et châtier tous les mauvais rouges de l'époque.

Il transporta plus tard sa tente à Montréal et travailla tour à tour à la "Minerve," à la "Patrie," au "Monde" et à la "Presse."

Dans ses chroniques et ses conférences, il a dit des choses très drôles sur sa carrière dans les deux premiers journaux.

Il y a environ 16 ans, il lança le CANARD qui dut mourir et ressusciter périodiquement.

La dernière résurrection de notre confrère date de deux ans.

Berthelot savait manier la satire et parfois, il taillait tellement dans le vif qu'il en résultait pour lui des désagréments. Entre des centaines d'exemples, citons le fameux procès que lui intenta M. Goyette, de St-Constant, et qui coûta en amende et frais quelque chose comme cinq cents dollars.

L'an dernier, il alla retremper sa foi dans les piscines de Lourdes et chacun aimait l'entendre parler de son pèlerinage.

Inutile de dire que Berthelot était un célibataire endurci.

Outre ses nombreux amis, il laisse pour le pleurer son frère, M. Ls Berthelot, ses beaux-frères MM. Charles Lionais et de Martigny, ce dernier, caissier de la banque d'Hochelega, à Hull ; et une sœur religieuse à Providence, R. I.

(H. ROULLAUD)

La mort vient de se jeter brutalement sur une nouvelle proie. Cette fois, c'est un des nôtres qu'elle a saisi et enlevé avec une étourdissante rapidité, Hector Berthelot a succombé subitement dimanche après-midi, à cinq heures, sans que rien ait fait prévoir à ses amis une fin si proche. Aussi cette nouvelle qui circulait partout dans la soirée frappait-elle de stupeur tous ceux qui l'apprenaient.

Depuis deux ans Hector Berthelot avait abandonné la grande presse pour reprendre la publication de son "Canard", devenu la feuille populaire par excellence.

Quel va être le sort de ce pauvre "Canard" ? Je crains qu'il ne périsse avec celui qui avait le secret de lui faire pousser de si joyeux coins-coins. Je ne vois personne qui puisse succéder à Berthelot ; personne qui sache comme lui saisir le côté burlesque des événements, extraire les éléments sordides des vertus même, flageller les ridicules avec un entrain si comique que les victimes de ses traits ne pouvaient s'empêcher de rire.

Berthelot fut le Commerson canadien. Il trouvera des émules et même des maîtres dans le domaine des lettres et de l'esprit, il ne trouvera pas de rival assez présomptueux pour tenter de le suivre dans la voie qu'il avait ouverte.

Depuis quelques mois, Hector Berthelot déclina sensiblement. Des modifications physiques assez sensibles s'opéraient en lui. Les jambes, devenues raides, ne le servaient plus avec promptitude. Sa parole n'avait plus la même netteté, son regard la même profondeur. Mais l'esprit avait toujours sa lucidité, et ses facultés pensantes et comparatives, exercées davantage, le servaient admirablement. Samedi dernier il rencontra un ami.

—J'ai failli mourir, lui dit-il, mais ce n'était qu'une fausse alerte. Le docteur m'a dit que tout danger était écarté. C'est égale, ajouta-t-il, si j'étais libre de gouverner l'aventure à mon gré, je voudrais disparaître en disant ouf ! Je ne me sens ni la force ni le courage de souffrir longtemps.

Le lendemain le vœu de notre pauvre camarade était exaucé.

Notre excellent confrère Lucien Lassalle était auprès de lui. Il lui avait rendu une visite amicale qui n'était nullement motivée par l'état de santé de l'éternel rieur. Lucien Lassalle trouva Berthelot alité, se plaignant d'une grande faiblesse générale. Ils devisèrent un moment et, vers cinq heures, Berthelot voulut se lever. Il fit quelques pas et tomba lourdement sur une chaise, sans dire un mot, sans pousser un râle.

Il était mort.

Je laisse à d'autres le soin de tracer la biographie d'Hector Berthelot et d'épuiser en sa faveur tous les clichés usités en pareil cas. Je me borne à saluer tristement le départ de l'un des nôtres qui n'avait que des amis dans la presse et qui, malgré ses coups souvent cruels n'avait pas un ennemi parmi ceux que sa verve satirique a quelquefois asticotés.

Nul mieux que Berthelot connaissait à fond les travers, les manies, les défauts et les vices de la population. Tous, depuis les personnages les plus importants jusqu'au plus humble ménage des faubourgs, nous étions tributaires de Berthelot. Sous une apparence légère, il y avait une grande profondeur et un jugement d'une perspicacité infaillible.

Le fait le plus insignifiant prenait des proportions colossales s'il plaisait à Berthelot de l'enfler. Il avait le talent de décomposer les événements au point de trouver des motifs honteux dans la veu et de la gloire dans le vice, si on le priait de jouer avec le paradoxe.

Cette faculté lui permettait de voir toutes les verrues de l'humanité et d'entreprendre l'extirpation au milieu d'un éclat de rire.

Rire, et surtout faire rire était la véritable fonction de Berthelot. Avec son talent caustique et original, il aurait pu

écraser sous le ridicule implacable quelques personnages publics dont la vie officielle eut pris fin après une seule bordée de quolibets, mais Berthelot n'était pas méchant : il n'était que railleur et n'exerçait son esprit que contre ceux dont les défauts ou les fautes étaient préjudiciables à la masse. Mais dès qu'il s'agissait simplement de rire, il n'y avait pas d'amis qui tiennent et tout le monde y passait de la meilleure grâce du monde.

La mort de Berthelot va creuser un vide dans nos rangs. Le défunt personnifiait l'esprit local et l'influence qu'il exerçait était grande quoique insensible.

Berthelot mort, l'esprit gauchois convenablement mélangé d'humeur britannique va peut-être disparaître à jamais.

Non que je prétende qu'il n'y ait plus d'hommes d'esprit parmi nous, mais il n'y en a pas d'assez prodigieux pour le répandre à jet continu comme le faisait Berthelot.

LES FUNERAILLES

Nous empruntons au *Monde* de mardi, le compte-rendu suivant :

Ce matin, à huit heures et demie, le corps de notre regretté ami et confrère, Hector Berthelot, a été levé pour être transporté au cimetière de la Côte des Neiges, après avoir, au préalable, reçu la consécration d'un service superbe à l'église Saint-Louis de France.

Peu de journalistes ont reçu des témoignages aussi épressés et aussi éclatants que notre cher camarade. Une foule composée de confrères et d'hommes appartenant aux professions libérales se groupait, avant huit heures ce matin, devant la maison de M. Chs Lionais, beau-frère du disparu, qui avait pieusement recueilli la dépouille de celui qui savait si bien nous amuser tout en corrigeant nos vices et nos travers.

Le salon de M. Lionais, transformé en chambre ardente, exposait les restes périssables de notre grand satirique. A travers la glace qui le séparait de nous, Berthelot apparaissait, mort, aussi placide et aussi caustique qu'il avait vécu. A le voir, doucement couché sur le capitonnage de satin blanc qui lui servait de lit funéraire, on eût cru que le cher défunt reposait tranquillement, faisant semblant de dormir afin de nous surprendre dans nos propos par une de ces saillies spirituelles dont il était coutumier. Son visage était calme, souriant et serein. Une pâleur marmoréenne indiquait seule aux personnes émuës qui défilait devant ce cercueil avide d'une vie humaine, que le cher mort nous avait abandonnés. Et cette pâleur ressemblait à celle que nous connaissons à nos amis lorsque les grands froids décolorent les visages. Il nous semblait à tous qu'un bon mot, une plaisanterie, un trait d'esprit allait saillir de ses lèvres jointes et qu'un rictus inextinguible allait nous secouer tous.

Illusion suprême, hélas ! Hector Berthelot était à jamais immobilisé dans un cercueil et son masque sardonique n'était plus qu'un masque immobilisé par les Parques cruelles.

Un soleil radieux répandait sa douce gaieté sur le lugubre cortège. Rien ne pouvait être plus agréable à Berthelot que cette aimable complicité du ciel. N'a-t-il pas toujours dans la vie recherché les antithèses et pouvait-on en rêver de plus violente que celle qui, nous mettant en deuil au cœur nous y mettait en même temps un regain de vie, dans cette saison automnale ?

Le cimetière de la Côte-des-Neiges était baigné du lumière ; tous les bons amis de Berthelot avaient à cœur de l'accompagner à sa dernière demeure, et tous, ils étaient là, attendant pieusement l'instant solennel de la mise en terre.

A ce moment, on s'aperçut d'un oubli : M. Lionais, qui avait à cœur de faire à son illustre beau-frère des obsèques dignes de sa valeur, avait dans la précipitation de ce douloureux événement, omis de retenir un terrain au cimetière. Lorsque le corps arriva, la fosse commune l'attendait, et des complications administratives rendaient la réparation de cet oubli involontaire presque impossible.

Que faire !
M. Gabriel Desgeorges, vieil ami du dé-

funt, proposa alors de mettre la dépouille de Berthelot dans une concession perpétuelle qui appartient à sa famille. Cette offre fut acceptée avec enthousiasme et notre grand humoriste repose maintenant dans une terre d'où personne ne pourra l'expulser.

Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Gabriel Desgeorges pour sa généreuse donation et nous nous réservons de revenir sur cette cérémonie qui a consacré la valeur intellectuelle de l'un des nôtres, manifestation sans précédents dans les annales du journalisme canadien.

Dans le cortège nombreux et imposant, citons : le maire Villeneuve, MM. Damien Rolland, H. Beaugrand, Dr Séverin Lachapelle, A. E. Poirier, L. J. Lajoie, A. T. Lépine, W. Grenier, J. P. Martel, P. Mount, P. Chauveau, l'échevin Grothé, Dr J. Lamberge, L. J. Lamontagne, J. P. B. Casgrain, Rodolphe Lemieux, R. Beauset, Dr Ed. Desjardins, Husmer Lanctôt, H. A. Cholette, D. Messier, G. Vanasse, Michel Benoit, H. D. Tétu, Lucien Lassalle, Arthur Desjardins, Dr Trestler, P. Gendron, F. E. Villeneuve, A. P. Pigeon, Jos. Poitras, E. Visière, Olaus Thérien.

Les journaux étaient représentés : le "Witness" par MM. Harper, Dorome et Rucey ; la "Patrie" par M. Sauvaille, rédacteur en chef ; le "Star", par M. Charles Marcell ; le "Réveil", par M. A. Fillatrault ; la "Presse", par M. J. Helbronner, rédacteur en chef, A. Marion et T. Côté ; les "Nouvelles", par L. J. François ; le "Monde Illustré", par M. Sabourin et le "Monde", par MM. D. Poitras, directeur-gérant, D. Major, rédacteur en chef, H. Roullaud et G. E. Langlois, secrétaire de la rédaction.

Le deuil était conduit par M. Berthelot, frère du défunt et M. Charles Lionais, son beau-frère.

—J'ai un moyen infailible de retenir mon mari à la maison pendant la soirée. C'est de lui présenter après dîner un couple de cigares ROSEBUD.



Voici le train express de l'Intercolonial. Tous les jours le char en arrière de la locomotive transportera douze barils d'Huîtres Malpeccques XXX, à l'adresse de Jos Poitras, du Petit Windsor, au coin de la Côte St-Lambert et de la rue St-Jacques.

Un affreux voyou comparait en police correctionnelle.

—Vous ne faites œuvres de vos dix doigts ! constate sévèrement le président.

Et le prévenu, avec un geste expressif :

—Si on peut dire !... Et quand je m'oumouche ?

LE VENGEUR

Le numéro de SEPTEMBRE (No 21) de "La Bonne Littérature Française" vient de faire son apparition avec une nouvelle couverture et un grand changement dans son intérieur. Le morceau de résistance du Magazine est un superbe roman complet. LE VENGEUR, par George Grison, 111 pages d'un intérêt passionné et d'une émotion toujours croissante. Le héros, faussement accusé de parricide, parvient à s'échapper des mains de la justice ; il revêt après dix-huit ans armé pour la lutte, son visage mâle, sa beauté, son audace commandant l'admiration. Par ses qualités rares il vainc ses ennemis et finalement retourne au château de ses pères, réhabilité et heureux dans sa famille retrouvée. Dans ce même numéro la première partie de "La Fille Révolutionnaire" charmera le lecteur du récit. Outre ces deux grandes attractions, le magazine contient "Ce que j'aime," une charmante romance avec musique ; "l'Oranger Blanc," poème de Jean Rambeau ; des recettes utiles pour la maison et le ménage. Des articles intéressants remplissent le livre et en font un superbe numéro de 144 pages, sans aucun doute le plus bel exemplaire de la publication jusqu'à ce jour.

Ce magnifique numéro "Le Vengeur," sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de UN CENT en argent ou en timbres-poste canadiens ou américains. En vente dans tous les dépôts de journaux.

Adressez : LEPROHON & LEPROHON, éditeurs, 25 Rue St-Gabriel, Montréal.

Boulevard St Lambert

J. M. ROCHON

Marchand de
CHAUSSURES
209 RUE ST-LAURENT
Chaussures faites à ordre et réparées au No.
209 RUE ST-LAURENT